

128. — À MALWIDA VON MEYSENBURG (1)

Turin, le 20 octobre 1888

Chère amie,

Pardonnez-moi si je prends encore une fois la parole: ce pourrait être la dernière fois. J'ai peu à peu mis un terme à presque toutes mes relations, dégoûté par le fait qu'on me prend pour quelque chose d'autre que ce que je suis. Maintenant, c'est vous qui vous y mettez. Cela fait des années que je vous envoie mes livres afin qu'un jour vous puissiez déclarer en toute sincérité: «j'en rejette chaque mot». Et vous en auriez le droit. Car vous êtes une «idéaliste» — et je traite l'idéalisme comme une insincérité devenue instinct, comme une volonté de ne pas voir la réalité à tout prix: chacune des phrases de mes livres comporte du mépris à l'égard de l'idéalisme. Sur l'humanité jusqu'à présent ne pèse aucune fatalité qui soit pire que cette malpropreté intellectuelle; on a dévalorisé la valeur de toute réalité pour forger le mensonge d'un «monde idéal»... Ne comprenez-vous rien de ce qu'est ma tâche? De ce que signifie «conversion de toutes les valeurs»? De la raison pour laquelle Zarathoustra considère les gens vertueux comme le type d'hommes le plus inquiétant? Des raisons pour lesquelles il doit nécessairement être le destructeur de la morale? — Avez-vous oublié qu'il déclare «détruisez, détruisez pour moi les bons et les justes»?

— Vous vous êtes fabriqué — ce que je ne pardonnerai jamais —, à partir de ma notion de «sur-homme», de nouveau une «duperie supérieure», quelque chose qui résulterait d'un voisinage entre sibylle et prophète: alors que tout lecteur sérieux de mes textes ne peut pas manquer de savoir que le type d'hommes qui ne suscitera chez moi aucune répugnance est précisément le contraire des idoles idéales de jadis, et qu'il est mille fois plus proche du type César Borgia² que du Christ. Et lorsque, même en ma présence, vous évoquez le nom respectable de Michel-Ange³ en l'associant d'un même trait à une créature de part en part fausse et impure comme Wagner, je vous épargne, à vous comme à moi, les mots qui qualifieraient ce que je ressens alors.

Durant toute votre vie, vous vous êtes abusée sur presque tout le monde: c'est la source d'un malaise qui n'est pas mince, même dans ma propre existence, que l'on vous fasse confiance et que votre jugement ne soit absolument pas fiable. Et pour finir vous vous trompez dans votre choix entre Wagner et Nietzsche! En écrivant cela, j'ai honte d'avoir fourvoyé mon nom dans cette compagnie.

Vous n'avez donc rien compris au dégoût qui m'a fait, en même temps que toutes les natures convenables, tourner le dos, il y a dix ans, aux Wagner lorsque devint tangible la duperie au moment où parurent les premières Bayreuther Blätter¹? Vous est inconnue la profonde amertume, qui fut la mienne et celle de tous les véritables musiciens, lorsque j'ai vu sans cesse gagner cette peste qu'est la musique wagnérienne, cette corruption des musiciens qu'elle engendre? Vous n'avez rien remarqué du fait que, depuis dix ans, je suis devenu une sorte de directeur de conscience pour certains musiciens allemands, que j'ai réimplanté, dans tous les lieux possibles, la légitimité artistique, le goût distingué, la haine la plus profonde pour la répugnante sexua-

lité² de la musique wagnérienne? Que le dernier musicien classique, mon ami Köselitz, procède de ma philosophie et de mon éducation?

Jamais vous n'avez compris un mot de ce que j'ai écrit, ni une de mes avancées: cela ne sert à rien, et nous devons, entre nous, être au clair là-dessus — en ce sens aussi, le «Cas Wagner» fut pour moi un cas heureux³...

Friedrich Nietzsche

[Lettres choisies, éd. N. de Launay, Folio-Gall., 1986 / éd. de 2008, p. 319-321]

NB. N. von Meyseburg avait publié Mémoires d'une idéaliste, 1876...

Sur César Borgia, cf. Crépuscule des idoles, "Divagations d'un sinistral", § 37. Pan de la Bien x Nal, § 197. Antéchrist, § 46 x 61. Ecce Homo, "Bonjour l'émé de si bons livres", § 1.

127. — À MALWIDA VON MEYSENBURG (2)

Turin, le 18 octobre 1888

Chère amie,

Ce sont là des choses à propos desquelles je ne tolère aucune réfutation¹. Sur la question de la décadence, je suis la plus haute instance qui soit: ces gens d'aujourd'hui, dont les instincts sont pitoyablement dénaturés, devraient s'estimer heureux d'avoir quelqu'un qui leur verse un vin pur lorsque la situation s'assombrit davantage. Que ce pitre² ait pu s'y entendre pour susciter à son endroit la croyance (— comme vous le dites avec une indulgence qui vous fait honneur) qu'il serait «l'ultime expression de la nature créatrice», en quelque sorte son «dernier mot», il faut effectivement, pour ce faire, du génie, mais un génie du mensonge... Moi-même, je m'honore d'être l'inverse — un génie de la vérité...

Friedrich Nietzsche

[id., p. 319]

N. répond à la réaction de M.V.M. au Cas Wagner et en particulier à son Epilogue: "Si Wagner était chrétien, alors Liszt était sans doute Père de l'Eglise!"...

Gai Savoir, III, § 271-275 (éd. Wothly, p. 224)

271

Où résident tes plus grands dangers? — Dans la pitié.

273

Qui qualifies-tu de mauvais? — Celui qui veut toujours faire honte.

274

Qu'y a-t-il pour toi de plus humain? — Épargner la honte à quelqu'un.

Quel est le sceau de l'acquisition de la liberté? — Ne plus avoir honte de soi-même.

275

Toute morale est, à l'opposé du *laisser-aller**, une parcelle de tyrannie envers la « nature », envers la « raison » également : mais cela ne suffit pas à constituer une objection à son encontre puisqu'il faudrait préalablement décréter, de nouveau à partir de quelque morale, que toute espèce de tyrannie et de déraison est prohibée. Le caractère essentiel et inappréciable de toute morale est d'être une longue contrainte : pour comprendre le stoïcisme, ou Port-Royal, ou le puritanisme, on se rappellera la contrainte à la faveur de laquelle toute langue a conquis jusqu'à présent force et liberté, — la contrainte métrique, la tyrannie de la rime et du rythme. Que de misère se sont infligée les poètes et les orateurs de tout peuple ! — sans excepter quelques prosateurs d'aujourd'hui, dont l'oreille héberge une conscience inflexible — « pour une sottise », comme disent les lourdauds utilitaristes qui se croient malins en affirmant cela, — « par soumission servile à des lois arbitraires » comme disent les anarchistes qui s'imaginent par là être « libres », voire libres d'esprit³²⁸. Mais le fait singulier est que tout ce que la terre porte et a porté de liberté, de finesse, de hardiesse, de danse et d'assurance magistrale, que ce soit dans la pensée elle-même, ou dans le gouvernement, ou dans l'art de parler et de persuader³²⁹, dans les arts aussi bien que dans les moralités, ne s'est développé que grâce à la « tyrannie de ces lois arbitraires³³⁰ » ; et très sérieusement, il n'est pas du tout improbable que ce soit cela, cela précisément, la « nature » et le « naturel » — et *non pas le laisser-aller** évoqué précédemment ! Tout artiste sait à quel

point son état « le plus naturel », la liberté avec laquelle, dans ses moments d'« inspiration », il organise, place, dispose, donne forme, est éloigné du sentiment du *laisser-aller*³³¹, — et avec quelle rigueur et quelle subtilité il obéit, là précisément, aux mille lois qui se jouent de toute formulation en concepts, en raison justement de leur sévérité et de leur fermeté (même le concept le plus ferme comporte, comparé à cela, quelque chose de flottant, de multiple, d'équivoque —). Ce qui est essentiel « au ciel comme sur terre » semble-t-il, c'est, pour le dire une fois encore, que l'on *obéisse* longuement et dans une seule et même direction : cela finit toujours et a toujours fini par produire à la longue quelque chose qui fait que la vie sur terre mérite d'être vécue, par exemple vertu, art, musique, danse, raison, spiritualité, — quelque chose de tranfigurant, de raffiné, de fou et de divin. La longue privation de liberté de l'esprit, la contrainte méfiante dans la communicabilité des pensées, la discipline que s'est infligée le penseur pour penser en s'en tenant aux canons édictés par une Église, ou une cour, ou en se conformant aux présupposés aristotéliens, la longue volonté spirituelle d'interpréter tout ce qui se produit selon un schéma chrétien et de redécouvrir et justifier encore le Dieu chrétien dans tout événement fortuit, — toute cette violence, cet arbitraire, cette dureté, cette horreur, cette contre-raison s'est avérée le moyen d'élever³³² la vigueur, la curiosité impitoyable et la subtile mobilité de l'esprit européen : étant admis qu'à cette occasion également, une quantité irremplaçable de force et d'esprit dut se voir broyer, étouffer, corrompre (car ici comme partout, « la nature » se montre comme elle est, dans toute sa magnificence prodigue et *indifférente*, qui révolte, mais qui est noble)³³³. Que, des millénaires durant, les penseurs européens n'aient pensé que pour prouver quelque chose — aujourd'hui, à l'inverse, tout penseur qui « veut prouver quelque chose » éveille en nous des soupçons³³⁴ —, que pour eux, le résultat devant être produit par leur méditation la plus rigoureuse fût toujours établi d'avance, un peu comme autrefois dans l'astrologie asiatique³³⁵ ou de nos jours encore dans l'inoffensive interprétation des événe-

ments personnels les plus intimes « à la gloire de Dieu » et « pour le salut de l'âme », à la mode morale chrétienne : — cette tyrannie, cet arbitraire, cette rigoureuse et grandiose bêtise ont *éduqué* l'esprit³³⁶ ; l'esclavage est semble-t-il, au sens le plus grossier et le plus subtil, le moyen indispensable pour discipliner et élever l'esprit aussi³³⁷. On peut considérer toute morale sous ce rapport : c'est la « nature » en elle qui apprend à haïr le *laisser-aller**, la trop grande liberté, et qui implante le besoin d'horizons restreints, de tâches aussi proches que possible, — qui enseigne le *rétrécissement des perspectives*, et donc, en un certain sens, la bêtise, en tant qu'elle est une condition de vie et de croissance. « Tu obéiras, à qui que ce soit, et pour longtemps : *sans quoi tu périras et perdras l'ultime respect pour toi-même* » — voilà ce qui me paraît être l'impératif moral de la nature, lequel n'est certes pas « catégorique » comme l'exigeait le vieux Kant³³⁸ (d'où le « sans quoi » —), et ne s'adresse pas non plus aux individus (que lui importent les individus !), mais bien à des peuples, à des races, à des époques, à des classes, mais surtout à l'animal « homme » tout entier, à l'homme.

[G. F. éd. P. Wolking, p. 142-144]

Par delà Bien & Mal

199

(5)

Dans la mesure où de tout temps, depuis aussi longtemps qu'il y a des hommes, il y a eu aussi des troupeaux humains (des groupes familiaux, des communautés, des lignées, des peuples, des États, des Églises) et toujours une très grande quantité d'hommes qui obéissent, en comparaison du petit nombre d'hommes qui commandent, — eu égard, donc, au fait que c'est jusqu'à présent l'obéissance qui a été le mieux et le plus longuement exercée et élevée³⁶⁰, on peut raisonnablement présupposer qu'en moyenne, le besoin en est désormais inné chez tout un chacun, sous les espèces d'une *sorte de conscience formelle* qui ordonne : « tu dois inconditionnellement faire telle ou telle chose, inconditionnellement ne pas faire telle ou telle chose », bref « tu dois ». Ce besoin cherche à s'assouvir et à remplir sa forme d'un contenu ; ce faisant, il saisit suivant sa vigueur, son impatience et sa tension, sans grand discernement, comme un appétit grossier, et accepte tout ce que lui hurle dans les oreilles la première source de commandement venue — parents, professeurs, lois, préjugés de classe, opinion publique —. La singulière limitation de l'évolution humaine, ses hésitations, ses longueurs, ses fréquents retours en arrière et sa tendance à tourner en rond tiennent à ce que l'instinct grégaire d'obéissance est ce qui se transmet le mieux en héritage, et ce aux dépens de l'art de commander. Si l'on se représente le progrès de cet instinct poussé à ses excès ultimes, les hommes qui savent commander et les indépendants finiront par disparaître totalement ; ou bien ils souffriront intérieurement de mauvaise conscience et auront besoin de commencer par se faire illusion à eux-mêmes pour pouvoir commander : de sorte qu'ils paraissent eux aussi ne faire qu'obéir. Tel est bien l'état de choses que connaît aujourd'hui l'Europe : c'est ce que j'appelle l'hypocrisie morale des hommes qui commandent. Ils ne savent pas se protéger de leur mauvaise conscience autrement qu'en jouant les exécutants de commandements plus anciens et plus élevés (ceux des ancêtres, de la constitution, du droit, des lois voire de Dieu) ou même en empruntant au mode de pensée du troupeau des maximes propres au troupeau, par exemple en se donnant pour « premiers serviteurs de leur peuple », ou « instruments du bien commun ». D'autre part, aujourd'hui en Europe, l'homme du troupeau se donne les allures de l'unique espèce d'homme permise et glorifie les qualités qui font de lui un être apprivoisé, accommodant et utile au troupeau comme

étant les vertus proprement humaines : donc le souci de la communauté, la bienveillance, les égards, l'ardeur au travail, la modération, la modestie, l'indulgence, la pitié. Mais dans tous les cas où l'on croit ne pas pouvoir se dispenser de chefs et de moutons de tête, on fait aujourd'hui tentative sur tentative, pour remplacer ceux qui commandent en additionnant des hommes de troupeau prudents : telle est l'origine, par exemple, de toutes les constitutions représentatives. À quel point malgré tout l'apparition d'un homme qui commande inconditionnellement soulage cet Européen animal de troupeau, à quel point elle le délivre d'une oppression tournant à l'intolérable, c'est ce dont a témoigné pour la dernière fois avec ampleur l'effet produit par l'apparition de Napoléon : — l'histoire de l'effet exercé par Napoléon est presque l'histoire du plus haut bonheur auquel se soit hissé tout ce siècle à travers ses hommes et ses moments les plus précieux.

[id., p. 154-155]

Antéchrist-

(6)

3

Le problème que je pose ainsi n'est pas de savoir ce qui doit remplacer l'humanité dans la suite des êtres (— l'homme est un *terme* —) : mais quel type d'homme on doit *dresser*, on doit *vouloir* comme type d'une valeur plus élevée, plus digne de vivre, plus sûr d'un avenir.

Ce type d'une valeur plus élevée s'est déjà assez souvent présenté : mais comme un heureux hasard, comme une exception, jamais comme résultat d'une *volonté*. Au contraire, c'est *lui* qu'on a justement le plus redouté, il était jusqu'ici presque *la* chose redoutable en soi ; — et cette crainte a fait qu'on a voulu, dressé, *obtenu* le type contraire : l'animal domestique, l'animal de troupeau, l'homme animal malade, — le chrétien...

4

L'humanité ne représente *pas du tout* une évolution vers le mieux, le plus fort, le plus élevé au sens où on le croit aujourd'hui²¹. Le « progrès » n'est qu'une idée moderne, c'est-à-dire une idée fautive. L'Européen d'aujourd'hui reste, en valeur, très au-dessous de l'Européen de la Renaissance ; la poursuite de l'évolution²² n'implique absolument *pas*, comme conséquence en quelque manière inéluctable, l'élévation, l'accroissement, l'augmentation de la force.

En un autre sens, il y a une réussite continue de cas individuels dans les endroits les plus différents de la terre et dans les cultures les plus différentes, cas qui laissent figurer ce qu'est en fait un type *plus élevé* : quelque chose qui, eu égard à l'humanité dans son ensemble, est une sorte de surhumain. De tels hasards heureux de réussite ont toujours été possibles et seront peut-être toujours possibles : et même des familles, des lignées, des peuples²³ dans leur ensemble peuvent, dans certaines circonstances, représenter de tels *coups heureux*²⁴.

[G.F., éd. Blondel, p. 46-47]

Faute de courage, de lucidité et de puissance, l'homme moderne européen peine à assumer ce qu'il est, il devient comédien d'un rôle factice... (Liberté, démocratie...)

Gai Savoir, § 356 (fin) (7)

3

(...) Mais ce que je crains, ce que l'on touche déjà du doigt aujourd'hui, pourvu qu'on ait envie de le toucher, c'est que nous, hommes modernes, soyons déjà pleinement engagés sur le même chemin ; et chaque fois que l'homme commence à découvrir dans quelle mesure il joue un rôle et jusqu'à quel point il *peut* être comédien, il *devient* comédien... On voit alors apparaître une nouvelle flore et faune humaines qui ne pouvaient se développer à des époques plus fermes, plus restreintes — ou restaient « en bas », au ban et frappé du soupçon d'infamie —, chaque fois apparaissent avec cette situation les époques les plus intéressantes et les plus folles de l'histoire, où les « comédiens », *toutes* les sortes de comédiens, sont les véritables maîtres. Par là même, une autre espèce d'hommes est de plus en plus profondément désavantagée, rendue finalement impossible, avant tout les grands « constructeurs » ; à présent, la force constructive est paralysée ; le courage de faire des plans à long terme est découragé ; les génies organisateurs commencent à manquer : — qui ose encore, désormais, entreprendre des ouvrages pour l'accomplissement desquels il faut *compter* sur des millénaires ? On voit mourir précisément la croyance fondamentale sur la base de laquelle on peut compter, promettre, anticiper l'avenir par son projet, le sacrifier à son projet de sorte que l'homme n'ait de valeur, de sens que dans la mesure où il est *une pierre dans un grand édifice* : ce pour quoi il doit avant tout être *ferme*, être « pierre »... Et surtout pas — comédien ! Bref — ah, on le taira bien assez longtemps encore ! — ce que l'on ne construira plus à partir de maintenant, ne *pourra* plus construire, c'est — une

société dans l'acception ancienne du terme ; tout manque pour construire cet édifice, et d'abord le matériau. *Tous autant que nous sommes, nous ne sommes plus un matériau propre à la construction d'une société* : voilà une vérité qu'il est temps de proclamer ! Il me semble indifférent que pendant ce temps, l'espèce d'hommes la plus myope, peut-être la plus respectable, en tout cas la plus tapageuse qui existe aujourd'hui, nos messieurs les socialistes, croient à peu près le contraire, l'espèrent et en rêvent, et surtout le crient et l'écrivent ; on lit même déjà sur toutes les tables et sur tous les murs leur parole d'avenir « société libre ». Société libre ? Oui ! Oui ! Mais savez-vous donc, messieurs, avec quoi on la bâtit ? Avec du fer en bois ! Avec le célèbre fer en bois ! Et pas même en bois...

[éd. Wolting, p. 308-309]

- Par delà Bien et Mal

(8)

225

Hédonisme, pessimisme, utilitarisme ou eudémonisme : tous ces modes de pensée qui mesurent la valeur des choses en fonction du *plaisir* et de la *peine*, c'est-à-dire en fonction d'états concomitants et d'éléments accessoires⁴⁶⁶, sont des modes de pensée superficiels et des naïvetés que tout homme conscient de détenir des forces *formatrices* et une conscience d'artiste considérera de haut, non sans dérision, ni sans pitié. Pitié pour *vous* ! ce n'est certes pas la pitié telle que vous la comprenez : ce n'est pas la pitié pour la « misère » sociale, pour la société et ses malades et ses accidentés, affectés de vices et brisés dès l'origine, qui gisent tout autour de nous ; c'est encore moins la pitié pour les classes d'esclaves grondants, accablés, séditionnaires, qui aspirent à la domination — ils l'appellent « liberté⁴⁶⁷ » —. *Notre* pitié est une pitié supérieure et

qui voit plus loin : — nous voyons comment *l'homme* se rapetisse, comment *vous* le rapetissez! — et il y a des moments où nous considérons précisément *notre* pitié avec une angoisse indescriptible, où nous nous défendons contre cette pitié —, où nous trouvons votre sérieux plus dangereux que n'importe quelle légèreté. Vous voulez si possible — et il n'y a pas de « si possible » plus dément — *abolir la souffrance*; et nous? — il semble précisément que nous voulions, *nous*, qu'elle soit encore plus élevée et pire qu'elle ne le fut jamais! Le bien-être, tel que vous le comprenez — ce n'est absolument pas un but, à nos yeux, c'est un *terme*! Un état qui rend aussitôt l'homme risible et méprisable, — qui fait *souhaiter* sa perte! La discipline de la souffrance, de la *grande* souffrance — ne savez-vous pas que c'est *cette* discipline seule qui a produit toutes les élévations de l'homme jusqu'à présent? Cette tension de l'âme dans le malheur qui élève⁴⁶⁸ en elle la vigueur, son horreur à la vue de la grande destruction, son inventivité et son courage lorsqu'il s'agit de supporter le malheur, d'y garder patience, de l'interpréter, de l'utiliser, et tout ce qui lui a été donné de profondeur, de mystère, de

masque, d'esprit, de ruse, de grandeur : — cela n'a-t-il pas été donné par la souffrance, par la discipline de la grande souffrance? En l'homme s'unissent *créature* et *créateur* : en l'homme il y a de la matière, du fragment, de la profusion, de la glaise, de la boue, de l'absurdité, du chaos; mais en l'homme, il y a aussi du créateur, du sculpteur, de la dureté de marteau, de la divinité spectatrice et du septième jour : — comprenez-vous cette opposition? Et le fait que *notre* pitié s'applique à la « créature en l'homme », à ce qui doit être formé, brisé, forgé, déchiré, brûlé, porté au rouge, décanté, — à ce qui doit *souffrir* par nécessité et *doit* souffrir *par obligation*? Et *notre* pitié — ne saisissez-vous pas à qui s'applique notre pitié *inverse* lorsqu'elle se défend de votre pitié comme du pire de tous les ramollissements et de toutes les faiblesses? — Pitié *contre* pitié, donc! — Mais pour le dire une fois encore, il y a des problèmes plus élevés que ces problèmes de plaisir et de peine et de pitié; et toute philosophie qui se réduit uniquement à cela est une naïveté. —

[Éd. Wotling, GF, p. 197-198]

L'Antéchrist.

2

(9)

Qu'est-ce qui est bon? — Tout ce qui élève en l'homme le sentiment de la puissance, la volonté de puissance, la puissance même.

Qu'est-ce qui est mauvais¹⁵? — Tout ce qui provient de la faiblesse.

Qu'est-ce que le bonheur? — Le sentiment que la force *croît*, — qu'une résistance est surmontée.

Non pas la satisfaction, mais davantage de puissance; *non pas* la paix en elle-même, mais la guerre; *non pas* la vertu, mais l'étoffe¹⁶ (vertu dans le style de la Renaissance, la *virtù**¹⁷, la vertu exempte de morale¹⁸).

Les faibles et les ratés doivent périr : premier principe de *notre* philanthropie. Et on doit même encore les y aider¹⁹.

Qu'est-ce qui est plus nuisible qu'un vice quel qu'il soit? — La pitié en acte pour tous les ratés et les faibles — le christianisme²⁰...

[Ed. Blondel, GF, p. 46]

Gai Savoir

26

(10)

4

Que veut dire vivre? — Vivre — cela veut dire : repousser continuellement loin de soi quelque chose qui veut mourir; vivre — cela veut dire : être cruel et impitoyable envers tout ce qui chez nous faiblit et vieillit, et pas uniquement chez nous. Vivre — cela veut donc dire être sans pitié envers les mourants, les misérables et les vieillards? Être constamment un assassin? — Et le vieux Moïse⁷² a pourtant dit : « Tu ne tueras point! »

(éd. Wotling, GF, p. 88)

Gai Savoir

73

(11)

Sainte cruauté. — Un homme qui tenait un nouveau-né dans les bras alla trouver un saint. « Que dois-je faire de cet enfant? lui demanda-t-il, il est chétif, difforme, et n'a pas assez de vie pour mourir. » « Tue-le, tonna le saint d'une voix terrible, tue-le et ensuite tiens-le dans les bras trois jours et trois nuits durant afin de te faire une mémoire : — de la sorte, tu

n'engendreras plus jamais d'enfants si n'est pas venu pour toi le temps d'engendrer. » — Après avoir entendu ces paroles, l'homme s'en alla, déçu; et beaucoup firent des reproches au saint parce qu'il avait conseillé une chose cruelle en conseillant de tuer l'enfant. « Mais n'est-il pas plus cruel de le laisser vivre? » dit le saint.

(éd. Wotling, GF, p. 121-122)

"Ce n'est pas leur charité, mais l'impuissance de leur charité qui empêche les chrétiens d'aujourd'hui de nous — brûler." (Par delà Bien & Mal, § 104)

"Le christianisme fit boire du poison à Eros : — il n'en mourut pas, mais dégénéra, en vice." (Par delà Bien & Mal, § 168)

Par delà Bien & Mal

272

Signe de noblesse : ne jamais penser à ravalier nos devoirs au rang de devoirs pour tout le monde; ne pas vouloir abandonner, ne pas vouloir partager sa responsabilité propre; mettre ses privilèges et leur exercice au nombre de ses *devoirs*.

[éd. Wotling, GF, p. 267]

Voilà justement la longue histoire de l'origine de la responsabilité. La tâche de dresser un animal qui ose promettre inclut, on l'a déjà compris, à titre de condition et de préparation, le travail préliminaire qui consiste à faire un homme qui soit pour commencer jusqu'à un certain point nécessaire, uniforme, conforme à ses semblables, régulier, et par suite prévisible. L'énorme travail de ce que j'ai appelé la « moralité des mœurs » (cf. *Aurore*, § 9, § 14, § 16), le véritable travail de l'homme sur lui-même durant la plus longue période du genre humain, tout son travail pré-historique trouve là son sens, sa grande justification, quelles que soient la dureté, la tyrannie, la stupidité et l'idiotie qu'il contient : c'est au moyen de la moralité des mœurs et de la camisole de force sociale que l'homme a été réellement fait prévisible. Transportons-nous au contraire à la fin de cet énorme processus, là où l'arbre donne enfin ses fruits, où la société et sa moralité des mœurs fait advenir ce dont elle n'était que le moyen, nous trouvons alors le fruit le plus mûr de l'arbre, l'individu souverain, l'individu qui ne ressemble qu'à lui-même, à nouveau détaché de la moralité des mœurs, l'individu autonome supramoral (car « autonome » et « moral » s'excluent), bref, l'homme du vouloir indépendant, personnel et persévérant, qui ose promettre, et chez celui-là une conscience qui palpite dans toutes ses fibres, fière de ce qui a été enfin obtenu et qui a pris corps en lui, une véritable conscience de la liberté et de la puissance, un sentiment d'accomplissement parfait de l'homme. Cet homme affranchi, qui ose réellement promettre, ce maître de la volonté libre, ce souverain, comment ne saurait-il pas quelle est en cela sa supériorité sur tout ce qui n'ose promettre, ni se porter garant de lui-même, quelle confiance, quelle crainte, quel respect il inspire — ces trois choses, il les « mérite » — et comment, avec cette maîtrise de lui-même lui est également confiée la maîtrise des circonstances, de la

nature et de toutes les créatures inconsistantes et de volonté plus courte? L'homme « libre », détenteur d'une volonté indéfectible et persévérante, trouve dans ce fonds son étalon de mesure : considérant autrui à partir de lui-même il honore ou méprise; et tout aussi nécessairement, il honore ses égaux, les forts et les hommes sur qui on peut compter (ceux qui ont le droit de promettre), c'est-à-dire tout homme qui promet en souverain, difficilement, rarement, posément, qui est avare de sa confiance, qui, quand il fait

confiance, distingue, qui donne sa parole comme une chose à laquelle se fier, car il se sait assez fort pour la tenir en dépit des accidents, voire « en dépit du destin » : de même, il réservera forcément des coups de pied aux petits cabots qui promettent sans en avoir le droit et la férule au menteur qui manque à sa parole au moment même où il la donne. La fière connaissance de l'extraordinaire privilège de la responsabilité, la conscience de cette rare liberté, de cette puissance sur soi-même et sur la destinée s'est enracinée jusqu'en son tréfonds et s'est faite instinct, instinct dominant : comment l'appellera-t-il, cet instinct dominant, à supposer qu'il lui faille un mot pour le désigner? Mais il n'y a aucun doute : cet homme souverain l'appelle sa conscience¹⁷¹...

[Ed. Choulet / Blandel, GF, p. 69-70]

Mon concept de liberté. — La valeur d'une chose, parfois, ne tient pas à ce que l'on peut atteindre grâce à elle, mais au contraire à ce que l'on paie pour elle, — à ce qu'elle nous coûte. Je prends un exemple. Les institutions libérales cessent d'être libérales aussitôt qu'elles sont atteintes : il n'y a par la suite pas de pire ni de plus radicale nuisance pour la liberté que des institutions libérales. On sait bien ce qu'elles entraînent : elles sapent la volonté de puissance, elles sont le nivellement de la montagne et de la vallée élevé au rang de morale, elles rendent petit, lâche et jouisseur, — elles font toujours triompher l'animal de troupeau. Libéralisme : en allemand, métamorphose en animal de troupeau²⁹⁹... Tant que l'on continue à se battre pour elles, ces mêmes institutions produisent de tout autres effets ; alors, elles sont de fait un puissant promoteur de la liberté. À y regarder de plus près, c'est la guerre qui

produit ces effets, la guerre pour des institutions libérales, qui, en tant que guerre, fait perdurer les instincts alibéraux. Et la guerre éduque à la liberté. Car qu'est-ce que la liberté ! Le fait d'avoir la volonté de répondre de soi. Le fait de maintenir la distance qui nous met à part. Le fait de devenir plus indifférent à l'égard des peines, de la dureté, de la privation, même à l'égard de la vie. Le fait d'être prêt à sacrifier des hommes à sa cause, sans s'excepter soi-même. Liberté signifie que les instincts virils qui s'épanouissent dans la guerre et la victoire prédominent sur d'autres instincts, par exemple ceux de « bonheur ». L'homme qui a acquis la liberté, bien plus encore l'esprit qui a acquis la liberté, foule aux pieds l'espèce méprisable de bien-être, dont rêvent les épiciers, les chrétiens, les vaches, les femmes, les Anglais et autres démocrates. L'homme libre est guerrier. — À quoi la liberté se mesure-t-elle, chez les individus comme chez les peuples ? À la résistance qui doit être surmontée, à la peine que cela coûte de rester en haut. Il faudrait chercher le type suprême des hommes libres là où la résistance suprême est constamment surmontée : à deux doigts³⁰⁰ de la tyrannie, au seuil même du danger d'asservissement. Cela est vrai psychologiquement si l'on entend ici par ces « tyrans » des instincts³⁰¹ implacables et terribles qui poussent au maximum d'autorité et de discipline à leur rencontre — type le plus beau, Jules César — ; cela est aussi vrai politiquement, il n'y a qu'à parcourir l'histoire. Les peuples qui avaient de la valeur, acquièrent de la valeur, ne l'acquièrent jamais à la faveur d'institutions libérales : c'est le pire danger qui en fit quelque chose qui mérite le respect, le danger qui seul nous fait connaître nos ressources, nos vertus, nos

défenses et nos armes, notre esprit, — qui nous contraint à être fort... Premier principe : il faut avoir besoin d'être fort : faute de quoi on ne le devient jamais. — Ces grandes serres pour l'espèce d'homme forte, la plus forte qui ait existé jusqu'à présent, les communautés aristocratiques à la manière de Rome et de Venise, comprenaient la liberté exactement au sens où je com-

prends le mot de liberté : comme quelque chose que l'on a et n'a pas, que l'on veut, que l'on conquiert...

[Ed. GF. Wotling, p. 202-204]

[Commenté par Ph. Choulet, Les Pactes philosophiques, ss la dir. de Ph. Saltel, Ellipses, 2002, p. 155-171]